Chapitre 47 : Sur les remparts

Par Beauvais

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Le lendemain, Polack émergea d'un sommeil tourmenté, hanté par des songes singuliers et fragmentés. Durant toute la nuit, il avait été la proie de visions de poursuites effrénées, de cieux violacés, de nuages pourpres et du Général Din surgissant du néant, les bras tendus vers lui. Ce ne fut qu'aux premières lueurs de l'aube que son repos devint plus serein et exempt de ces visions cauchemardesques.

Il sourit et s'étira avec soulagement, reconnaissant que toutes ces images n'eussent été que les créations de son esprit. Il se sentait apaisé, le corps et l'âme nourris de la tendresse échangée avant que Morphée ne l'eût enveloppé de ses voiles, mais également tenaillé par une faim bien terrestre. En somme, il n'aurait pas dédaigné un petit-déjeuner substantiel.

Polack s'assit et se tourna pour vérifier si Léopold était également réveillé. Force lui fut de constater qu'il était seul : l'oreiller voisin conservait encore l'empreinte de la tête, la couverture était méticuleusement repoussée et formait un rouleau, que Polack avait initialement pris pour un corps assoupi. Il palpa l'oreiller et les draps, nota qu'ils étaient froids, et comprit que son époux s'était levé depuis un moment déjà. « Fais ce que je dis, ne fais pas ce que je fais », marmonna-t-il tout bas. « Moi, un petit coup sur la tête — reste alité ! Et lui ? Déjà debout après une blessure sérieuse ! Attends un peu, tu vas voir ! »

Bouillant d'une juste indignation, Polack se leva, fit sa toilette, s'habilla à la hâte et quitta sa chambre en trombe. Dans le couloir, il s'arrêta un instant, partagé entre l'envie de courir « infliger le bien » à son époux — bien plus écervelé qu'il ne l'avait cru — et l'ignorance totale de l'endroit où le trouver. Par chance, une servante qu'il ne connaissait que de vue passait par là, les bras chargés de paniers remplis de linge.

— Halte-là, ma fille ! lança Polack de sa plus belle voix de commandement.

La servante sursauta et lâcha sa charge :

— Je n'ai rien fait, noble Die !

— Je le sais bien !

Le ton de Polack s'adoucit. Effectivement, la bonne n'y était pour rien ; passer son exaspération sur elle était indigne.

— Bien sûr que tu n'as rien fait ! Je veux juste savoir où est Dir Ostrand. Tu le sais peut-être ?

La domestique ramassa le panier et déclara comme une évidence :

— Comme tout le monde — il est sur les remparts !

Polack soupira. Il savait parfaitement qu'il était inutile de lui demander ce qu'il y foutait et qui était ce « tout le monde ». Il posa donc simplement la question :

— A-t-il déjeuné ?

La domestique secoua la tête.

— Alors, laisse ton panier et va aux cuisines. Fais préparer des sandwichs et une tisane chaude, puis apporte le tout là-haut.

Il tourna les talons et prit la direction qu'il espérait être celle des remparts. Il traversa le long couloir, gravit plusieurs volées d'escaliers, emprunta un passage creusé dans la montagne et émergea enfin sur la muraille qui entourait la demeure. À une dizaine de mètres se tenait un groupe hétéroclite, dans lequel il aperçut avec soulagement Léopold. Tous observaient quelque chose en contrebas et échangeaient des propos inquiets.

Il les rejoignit et se plaça à côté de Léopold. Avant de regarder en bas, il observa attentivement le groupe rassemblé autour de lui. Presque tous les hommes de la maisonnée étaient présents : du chef de garnison au cuisinier, en passant par Maître Gnous et le palefrenier. Un peu en retrait se tenait Jo, qui tentait de se fondre dans le décor de peur d'être renvoyé.

— Tu aurais dû rester au lit, chuchota Polack d'un ton de reproche. Ta blessure est grave ! Et tu n'as même pas déjeuné !

Léopold se tourna vers lui et d'un signe de tête lui désigna le parapet :

— Regarde en bas !

Polack fit deux pas en avant et se pencha par-dessus les créneaux. Le sang se figea dans ses veines tandis qu'un frisson glacial remontait le long de son échine. Tout l'espace libre devant les douves entourant le mur d'enceinte était couvert de tentes. Les étendards de l'Empire flottaient au vent matinal. À cette vision, une pensée absurde issue de son monde d'origine lui traversa l'esprit, tel un réflexe de protection psychologique face à l'immensité du péril : « Encore ces touristes adeptes de camping sauvage ! »

Mais en regardant plus attentivement chaque détail de cette installation méthodique, il perdit toute envie de plaisanter. L'humour noir qui l'avait un instant protégé de la réalité s'évanouit d'un coup. Il remarqua avec une horreur grandissante trois canons de siège autour desquels les soldats s’affairaient avec l'efficacité de fourmis ouvrières. Les gueules sombres et béantes se tournaient déjà vers les remparts, dardant sur eux leurs regards chargés de mort. Les servants

d'artillerie mesuraient les distances, ajustaient les angles de tir et empilaient les boulets.

Depuis le chemin de ronde situé en hauteur, soldats, tentes et canons semblaient effectivement minuscules comme des jouets d'enfant, mais Polack savait parfaitement, avec cette lucidité terrible que donne l'expérience du combat, qu'ils constituaient une force redoutable.

Ignorant les règles de politesse, il désigna du doigt cette installation et murmura :

— Des canons !

Léopold lui passa le bras autour des épaules et l'éloigna un peu du parapet.

— Les canons, ce n'est rien. Les chiens de l'Empire n'accordent pas grande confiance à la poudre.

« Ils n'ont pas si tort, moi non plus je ne fais pas confiance à leurs pétoires, mais un boulet reste un boulet et je n'aimerais pas le recevoir sur la tête », pensa Polack, tout en écoutant Léopold.

— Leurs canons ne sont ni très précis, ni très puissants, et le savoir-faire des canonniers laisse également à désirer. Souvent les canons explosent par manque d'entretien, tuant plus de servants que d'ennemis. Non, ce ne sont pas eux qui m'inquiètent vraiment. Nos murs résisteront à l'assaut !

Polack examina rapidement les dangers potentiels, au-delà de la force de frappe ennemie. Sa conclusion était évidente : le principal péril, comme le prouvait l'histoire humaine, venait de l'isolement.

— L'approvisionnement... Eau, nourriture, chauffage...

— Non, nous avons assez d'eau. Le chauffage ne pose pas de problème non plus...

Face à l'air surpris de Polack, il précisa brièvement avec un léger sourire :

— J'oublie toujours que tu connais mal le domaine. Des souterrains s'étendent sous la maison, avec une source assez abondante pour alimenter le puits et les machines à vapeur. La géothermie fournit le chauffage et l'eau chaude. La machinerie remonte l'eau vers les parties habitables. Tu ne pensais pas que l'eau arrivait dans les salles de bains par le pouvoir de Mass ? Je t'assure Mass Eustache a mieux à faire.

À sa grande honte, Polack ne s'était jamais préoccupé de ces questions. Venant d'un monde technologique, il trouvait normal d'avoir l'eau courante et chaude aux lavabos. Pour le chauffage, il croyait fermement aux chaudières à bois.

En voyant défiler sur le visage de son époux toute une série d'expressions, de la consternation à la compréhension, Léopold rit doucement malgré la gravité de la situation et ébouriffa les cheveux de Polack :

— Je vois que je peux encore te surprendre, mon époux « je-sais-tout » !

— Je n'ai jamais dit que je savais tout ! grommela Polack sans conviction. Alors, si ce ne sont ni l'eau ni le chauffage qui t'inquiètent, c'est l'approvisionnement en nourriture.

Le mot « nourriture » semblait posséder un véritable pouvoir magique : au moment précis où Polack le prononça, la servante arriva avec un grand panier. Polack s'en empara, l'ouvrit et examina le contenu — quelques sandwichs au fromage et un grand cruchon qui fumait encore. Il prit un sandwich, tendit l'autre à Léopold, saisit le cruchon et fit circuler le reste parmi l'assistance. Un brouhaha de remerciements s'éleva, apparemment ils n'étaient pas les seuls à avoir raté le petit-déjeuner.

Léopold mordit dans le pain avec un plaisir visible, arracha un gros morceau qu'il avala presque sans mâcher et fit descendre le tout avec une gorgée de tisane.

— Merci, c'est exactement ce qu'il me fallait. Mais désormais, nous devrons rationner la nourriture. Nous sommes une cinquantaine dans le domaine en comptant la garnison. Nous tiendrons une semaine...

— Moins d'une semaine ! Cinq jours tout au plus ! corrigea Maître Gnous. Un certain jeune Die inexpérimenté dans la gestion de ce domaine s’est montré trop généreux...

Polack se dégagea des bras de son époux et se retourna avec l'agilité d'un chat :

— Vous insinuez que c'est moi...

— Je n'insinue rien, je l'affirme clairement : vous avez gaspillé la nourriture ! Sans compter la fête de votre mariage ! Maintenant, même en nous restreignant, nous tiendrons cinq jours maximum !

Un murmure d'approbation traversa l'assemblée. Le cuisinier et le palefrenier acquiescèrent d'un hochement de tête, et ce dernier ajouta :

— Pour les chevaux, c'est encore pire !

Le Lieutenant Simon, qui continuait d'observer les positions ennemies que les autres semblaient momentanément oublier, précisa :

— D'après ce que je vois, les troupes de l'Empire ont installé leurs camps pour bien plus longtemps, et l'approvisionnement ne posera aucun problème pour eux, même si le convoi tarde. Le gibier est maigre à la sortie de l'hiver, mais la forêt en regorge.

Face à l'hostilité manifeste de la domesticité qui soutenait le régisseur par son silence approbateur, Polack serra les poings. Hier encore, ils se réjouissaient de manger à leur faim. Aujourd’hui, ils cherchaient un coupable.

— Si les chevaux n'ont rien à bouffer, nous les boufferons avant qu'ils ne meurent de faim !

Il perçut l'exclamation étouffée de Jo, pour qui manger un cheval relevait du sacrilège : « Non !!! »

Polack inspira profondément pour se calmer et s'adressa à Léopold :

— Et ton élevage ? J'ai oublié l'espèce de ces bêtes. Ces animaux sont-ils comestibles ?

— Ce sont des biznokis. On peut les manger en dernier recours. Mais ils sont maigres ; leur chair est coriace. Seule leur laine a de la valeur. De plus, les troupeaux se trouvent dans les fermes plus au sud et sont inaccessibles.

Soudain, Léopold blêmit et chancela. Polack se rua vers lui en se maudissant d'avoir oublié, dans le chaos des derniers événements, que son époux était blessé. Il lui présenta son épaule pour qu'il s'y appuie, ce que Léopold accepta avec un soulagement visible. Autour d'eux, les gens continuaient leurs discussions ; le malaise du maître des lieux était passé inaperçu. Polack fit mine de se blottir contre Léopold plutôt que de le soutenir et déclara :

— Rentrons, nous avons tout vu. Inutile de rester exposés au vent.

Léopold, qui luttait contre la douleur, le regarda avec des yeux brillants de fièvre :

— Je dois attendre le rapport de Mass Eustache ! Il tente en ce moment de percer le brouillage pour envoyer un signal de détresse. Il me rejoint ici...

« Ah ! Ici aussi on brouille les signaux, comme c'est familier ! J'ai l'impression d'être de retour sur Terre dans mon unité de Mercenaires ! Et c'est vrai, je n'ai pas encore aperçu cet Eustache », songea Polack, surpris par son manque d'observation, ce qui lui était inhabituel.

Puis il se tourna vers la domesticité et lança :

— Vous ! Vous tous, n'avez-vous rien de mieux à faire ? Retournez à vos occupations ! Vous avez tous vu ! Il ne se passera plus rien de nouveau ou d'intéressant dans l'immédiat !

Cette affirmation était fausse, mais Polack l'ignorait encore. Il ressentit néanmoins un frisson d'anticipation courir le long de son dos qu'il attribua au froid. Et il se dirigea vers la descente des remparts, soutenant discrètement Léopold.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.

Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés